

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Gabriel, Claude, *Angola : Le tournant africain?* Paris, Éditions La Brèche, 1978, 352 p.

par Daniel Dos Santos

Études internationales, vol. 12, n° 2, 1981, p. 428-430.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/701221ar>

DOI: 10.7202/701221ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

marxiste n'est que stratégie à poursuivre pour lui permettre la conquête du monde. Bref, le gouvernement soviétique n'est pas un partenaire crédible quand on parle de paix, il faut tout simplement l'arrêter et le distinguer du peuple russe. Cette distinction est cruciale pour les propos de Solzhenitsyn, car confondre les deux c'est supposer que le gouvernement soviétique représente la population russe, ce qui n'est pas le cas à ses yeux. Au moment où l'Occident est en crise, Solzhenitsyn redoute l'aveuglement des gouvernements occidentaux devant le danger marxiste.

Les propos de Solzhenitsyn sont évidemment intelligents et on ne peut mettre en doute son information et son expérience mais il faut, à mon avis, attirer l'attention du lecteur sur un point. En effet, Solzhenitsyn ne cache pas son nationalisme russe et sa foi dans la religion orthodoxe et la base de sa critique y est enracinée, mais je suis frappé par un sous-entendu constant : Solzhenitsyn attaque le gouvernement soviétique comme s'il n'était que le gouvernement du peuple russe et ses arguments n'évoquent pas assez le fait que le gouvernement gouverne l'Union des Républiques Soviétiques et pas seulement la population russe. Je ne suis pas sûr, à priori, que ceci ne biaise pas son analyse de la situation intérieure de l'ensemble de l'empire russe. Même si à usage externe, en ce qui regarde l'Occident, ce fait ne change rien, on peut se demander si les réactions de l'Occident seraient appropriées si elles ne se fondaient que sur la distinction entre peuple russe et gouvernement de l'Union soviétique que Solzhenitsyn propose.

Yvan SIMONIS

*Département d'anthropologie
Université Laval*

ANGOLA

GABRIEL, Claude, *Angola: Le tournant africain?*, Paris, Éditions La Brèche, 1978, 352 p.

Parmi les anciennes colonies portugaises en Afrique, l'Angola est sans doute celle dont la réalité économique et surtout sociale et

politique, constitue un objet d'étude complexe et difficile à traiter, et cela malgré la quantité substantielle d'études et de travaux qui, réalisés sur les différents aspects de la société angolaise, semblent se multiplier ces dernières années.

Le livre de Claude Gabriel ne constitue donc pas une exception à ce que nous venons d'affirmer, en outre son étude se veut globale. Ce genre de travail est important, telle est la contribution de l'auteur, mais en faisant une analyse globale, il doit choisir soit de rester à un niveau très général soit de traiter les différentes parties d'une façon équitable, équilibrée, c'est-à-dire de mener sa recherche d'une façon plus profonde définissant davantage, par le détail, les concepts, leur articulation et leur rapport avec les situations concrètes qu'il analyse.

Traiter un sujet couvrant au moins un siècle d'histoire aussi mouvementée que celui de l'Angola, exige une observation très attentive et un traitement de données qui n'a pas encore été fait! Or le livre de Gabriel ne réalise ni l'un ni l'autre.

L'auteur cherche à définir l'importance de l'indépendance de l'Angola pour le devenir africain, et pour cela il nous présente une analyse de l'histoire du nationalisme et de la lutte de libération nationale angolaise. Prenant comme référence analytique la théorie marxiste et en particulier la théorie des classes sociales, il prend comme point de départ l'existence d'un système capitaliste mondial et la place que l'Angola occupe dans ce même système.

On ne saurait étudier l'histoire de l'Angola contemporaine sans tenir compte de ces trois éléments. Cependant, en lisant son livre, et cela malgré le fait que nous soyons d'accord avec une telle prémisse, on est forcé de constater que ses faiblesses découlent justement de la façon dont il les traite.

Le nationalisme moderne africain est non seulement un mouvement et une idéologie petite-bourgeoise, ce qui relève de l'importance de cette classe sociale dans la définition des structures sociales des sociétés africaines, mais aussi de la faiblesse ou de l'inexistence

dans la plupart des cas d'une bourgeoisie nationale et d'un prolétariat auto-organisé et capable de devenir l'avant-garde révolutionnaire.

Ainsi, tout le long du livre, la lutte de libération nationale angolaise, et avec elle celles du Tiers-Monde, mène droit à l'échec, car elle aboutit à la prise du pouvoir par la petite-bourgeoisie angolaise et non pas à la « véritable construction du socialisme », celui-ci ne pouvant se bâtir qu'à travers la direction d'un prolétariat révolutionnaire. Cependant, dans le cas de l'Angola, l'auteur oublie que l'objectif premier n'était pas celui de la construction d'une société socialiste, mais bien la conquête de l'indépendance. Il aurait dû consulter plus attentivement le programme du MPLA avant l'indépendance, de même que celui des autres mouvements (UNITA et FNLA).

D'autre part, l'étude de la formation des mouvements de libération reste à faire. Gabriel ne fait autre chose que colliger les morceaux écrits ici et là, sans déboucher sur une véritable analyse de l'émergence de ces phénomènes, de même que son analyse en termes de classes sociales serait une contribution qui permettrait d'éclairer le présent et le futur. Y a-t-il alliances de classes ou simplement un vaste regroupement national sous la bannière petite-bourgeoise ? Quel lien peut-on établir entre ces classes sociales, les mouvements politiques de libération et le concept de mode de production ? Peut-on considérer ces mouvements politiques comme simple expression de différentes fractions de la petite-bourgeoisie ?

Or l'auteur ne s'attache pas à faire un lien entre la théorie qu'il veut explicative et la réalité concrète. Il prend comme source ce que d'autres ont écrit sur l'Angola, les critique - aucun n'est suffisamment révolutionnaire pour lui - pour présenter une description, plutôt qu'une explication, différente, mais sur des données déjà trop connues, de sorte qu'on arrive au comble de considérer les trois mouvements de libération comme des organisations des différentes composantes de la petite-bourgeoisie et d'attribuer une importance démesurée à des facteurs qui se sont placés pratiquement en marge de la lutte de libération et de la lutte pour le pouvoir *i.e.* les groupes

gauchistes et leurs actions surtout dans la capitale, Luanda, et d'en minimiser d'autres, en particulier concernant le MPLA - aujourd'hui détenant le pouvoir en Angola - comme c'est le cas de la rupture de Viriato da Cruz et Matias Migueis et plus tard la critique des intellectuels et militants de ce mouvement connus sous le nom de « Révolte active ».

Il nous semble simplement paradoxal que pour quelqu'un de si révolutionnaire, qui critique tous les autres auteurs comme étant réformistes ou opportunistes (d'Amilcar Cabral et Mario de Andrade jusqu'à Suret-Canal), Gabriel nous présente son travail en s'appuyant fortement sur les données et les arguments de ces auteurs. D'autre part, la dimension qui se veut la plus importante du livre, celle de l'intégration de l'Angola dans le système capitaliste mondial, laisse souvent à désirer, car il ne la traite pas de façon systématique, de même qu'il ne nous expose pas les notions élémentaires qui servent de base à ses affirmations. Justement, il prend pour acquises des affirmations générales qui peuvent être acceptées par tout le monde. Ainsi faisant, il relègue la spécificité des liens structurels politiques, sociaux mais surtout économiques - ceux entre l'Angola et le Portugal ; entre l'Angola et les pays industriels et entre l'Angola, le Portugal et les pays industriels - à quelque chose de moindre importance.

Les références au développement économique colonial et la façon dont on pourrait le définir - développement du mode de production capitaliste et l'existence de modes de production pré-capitaliste, leur articulation - le lien qu'on doit établir avec la naissance et le développement des organisations politiques nationalistes en Angola, tout cela est pris avec un brin de légèreté alors qu'ils mériteraient qu'on s'y attarde longuement !

De nos jours, personne nie l'existence d'un système capitaliste mondial, de même qu'aucun chercheur sérieux du « Tiers-Monde » doutera un moment soit-il, que ce système se définit par l'existence de classes sociales et d'une lutte mondiale de classes dont le but est l'appropriation de la plus-value mondiale. En d'autres termes, dans leur lutte pour la conquête de l'indépendance nationale,

ces sociétés doivent nécessairement et premièrement se placer dans une position qui les oppose aux métropoles impérialistes.

Donc, dans une première phase la lutte de libération en Angola est aussi une lutte anti-impérialiste. Cependant, l'étude des mouvements de libération devrait permettre à l'auteur de remarquer que dans le cas du MPLA il ne s'agit pas d'une alliance de classes ; le parti communiste angolais se « suicidant » pour participer à la construction d'un large front national, les partis et groupes petits-bourgeois faisant de même. Il s'agissait plutôt d'une alliance de personnes et personnalités, raison pour laquelle l'idéologie nationaliste de ce mouvement permettait la réalisation de textes et de manuels scolaires très socialistes, alors qu'en termes de rapports sociaux et politiques on avait droit souvent à des attitudes plutôt réactionnaires (le racisme entre autres).

Ce n'est qu'une fois l'indépendance atteinte que l'Angola, non pas celle du passé (royaumes et États distincts) mais celle du capitalisme colonial (l'État-Nation) reprend son histoire, celle de l'affirmation des classes sociales et de la lutte de classes angolaise. C'est alors qu'on peut se demander s'il y a une alliance de classes anti-impérialiste ou bien une petite-bourgeoisie dominante, gouvernant sans partage et écrasant le prolétariat angolais.

La faiblesse du livre de Claude Gabriel réside surtout dans la volonté de porter un jugement politique sur l'expérience angolaise avec trop de précipitation. Accusant la droite et la gauche européenne d'être ethnocentrique, l'auteur tombe dans la même erreur, car la démarche méthodologique¹ n'est pas claire ; elle reconnaît à peine une spécificité historique et une relativité culturelle à la société angolaise.

On définit le prolétariat comme s'il s'agissait d'une catégorie universelle devant se conduire de façon identique partout, ce qui conduit à une autre erreur, celle-ci théorique.

Après les expériences chinoise, cubaine et vietnamienne, il n'est plus possible d'ignorer l'importance de la paysannerie dans les transformations sociales qui s'opèrent dans les pays du Tiers-Monde.

Or en Angola, cette classe possède une histoire extrêmement riche, en termes de support essentiel de la révolution nationale. Il faut encore ajouter qu'à travers les siècles d'occupation étrangère, ses révoltes n'ont pas été exclusivement régionalistes ou nationales (politiques) mais bien le résultat de revendications sociales et économiques, comme cela a été le cas après la Première Guerre mondiale, lors de la révolte des cultivateurs de coton réprimée par l'armée coloniale (Massacre de Kassinga).

Or l'auteur ignore complètement cette classe sociale, de même qu'il ne donne aucune explication substantielle sur cette lacune ! Est-ce à cause d'un manque de données ou d'informations ? Car la bibliographie présentée par Claude Gabriel est véritablement sommaire par rapport à l'objet qu'il étudie.

Certaines données historiques sont employées avec très peu de souci de vérification, en particulier celles qui sont présentées par des journaux et revues. Malgré la distance idéologique qui sépare le militant trotskyste Gabriel et le professeur-expert Pélissier, le premier aurait eu tout à gagner s'il avait consulté les travaux et l'excellente bibliographie réalisés par le deuxième².

Malgré les lacunes qu'il présente, le livre de Gabriel constitue une première tentative de retracer l'histoire de la lutte de libération nationale en Angola, d'une façon globale et en s'appuyant sur une théorie de classes sociales angolaises.

Daniel Dos SANTOS,

*Département de sociologie,
Université du Québec à Montréal.*

1. À propos des questions méthodologiques, voir la Partie II - « Methodology: The Weapon of Theory » dans GUTKIND and WATERMAN, *African Social Studies, a Radical Reader*, Monthly Review Press, New York, 1977, pp. 18-75, 481 p.
2. PÉLISSIER, René, *Les guerres grises (1845-1941)*, Pélissier, Montamets (France), 1977, 630 p. et *La colonie du Minotaure (1926-1961)*, Pélissier, Montamets (France) 1978, 727 p.